Chapitre 2 : Nom de code : TROIE

Par LaVerdure

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

https://www.youtube.com/watch?v=tNDWJ_KDkAc

Les arbres laissent filtrer un peu des rayons du soleil en ce début de journée confortable. Écouteurs dans les oreilles, l'agent Doyon laisse défiler la playlist en tâchant de se concentrer sur les mélodies qui, en général, l'aident à décompresser. Couplés à sa respiration et ses muscles qui brûlent, pour le moment, ses efforts la tiennent loin de l'angoisse.

Ce matin, il n'y a pas de raison d'angoisser. Elle est loin de la ville, dans le chalet de son père, dans la nature, avec son vieux chien qui ne peut plus courir, mais qui lui tient volontiers compagnie près du feu le soir et qui jappe dès qu'une feuille morte s'approche de la maison. Exactement comme lui a suggéré de faire le psychologue recommandé par le procureur. "Tu vas voir : Sergeï en a vu d'autres. Y'est habitué à gérer l'monde qui en voient trop. T'es pas la première."

Ça veut dire que d'autres personnes "normales" ont été en contact avec des… Comment les appeler…

Le psychologue lui a laissé le choix des mots à employer. Pour le moment, par dépit, elle dit "*eux*", ceux qui ont des "symptômes surnaturels positifs". Positif, non pas parce que c'est cool, mais plutôt parce que quelque chose s'ajoute à l'état normatif, comme pour les personnes schizophrènes, a-t-elle expliqué au psy. Sergeï avait acquiescé :

- Vous utilisez vos connaissances pour définir ce que vous avez vécu, ce qui est très bien. Effectivement, on peut parler de symptômes positifs ou négatifs. En attendant, il faut faire attention à ne pas normaliser l'extraordinaire. Évitez de le banaliser, mais il

faut quand même vous y adapter. Une personne, disons “normale”, sous-entendue “sans pouvoir ou condition surnaturelles”, ne peut être laissée à elle seule dans la société. Elle devient un danger pour ceux qui se sont adaptés et pour elle-même, en devenant la cible d’éventuels gardiens du silence. J’ai compris que James a passé un marché avec vous, c’est bien ça?

- Oui : il n’avait pas d’agent de terrain pour d’éventuelles interventions psychosociales sur les personnes à caractère surnaturel.
- Et comment envisagez-vous votre avenir?
- J’essaye de voir ça comme une nouvelle corde que je vais pouvoir mettre à mon arc, éventuellement.
- Vous savez, vous auriez le droit de vous indigner ou de ressentir de l’injustice. James m’a nommé que vous êtes une passionnée, une policière intègre et exemplaire. Vous comprenez qu’à partir de maintenant, vous aurez à mentir ou à taire la vérité pour protéger des gens?
- Je ne ressens pas vraiment d’injustice, docteur. Cette personne qui s’est enlevé la vie vivait une détresse émotionnelle réelle, vampire ou pas. Mon regret, en ce moment, c’est plutôt de ne pas avoir été préparée à répondre à sa douleur. Mentir, quand il s’agit d’un outil pour protéger autrui dans des circonstances où je ne peux pas faire autrement, ce ne sera pas mon bout préféré, mais c’est correct. Là où j’ai des craintes, c’est plutôt à savoir si je vais être capable d’intervenir adéquatement sur… *eux*…

Dans son jogging, tandis qu’elle repense à cette rencontre avec le psychologue, un rayon de soleil la frappe, la faisant immédiatement s’arrêter. Son cœur se met à battre la chamade : elle revoit les petites flammes sur le corps d’Étienne. Elles s’étaient d’abord formées sur les avant-bras avant de se propager beaucoup trop rapidement sur lui. Un étourdissement la prend tandis qu’elle revoit ses doigts devenir poussière. Un énorme poids écrase ses épaules, restreint sa respiration et la vision du corps du vampire s’envolant en poussière lui revient, aussi nette que si l’événement avait encore lieu devant elle.

Trop stimulée par le soleil, la musique, son corps en sueur et ses pensées fractionnées, Shelley retire ses écouteurs et se laisse tomber en position assise au sol. “Une chose à la fois. Tu ne peux pas tomber plus bas que le sol. T’es en sécurité. Peu importe ce qui arrive, t’es en sécurité. Respire.” Contrôler la respiration. Doucement. La ralentir graduellement. Laisser les larmes couler : il ne faut pas les retenir. Le regard qu’Étienne lui avait lancé la frappe à nouveau, défiant le sang-froid qu’elle tente difficilement d’appliquer, mais elle continue : “C’est normal. Tout va bien. Tu n’es plus sur le pont : tu es dans le chalet de ton père, dans la forêt, tu pues parce que tu cours, et Brutus t’attend.”

Elle laisse le temps passer doucement, sans mettre de pression, se berçant elle-même.

Lorsque, enfin, elle se sent un peu plus calme, elle prend quelques secondes supplémentaires pour se forcer à regarder le sol, les feuilles, les troncs, les insectes… Tout pour rappeler à son cerveau où elle se trouve et se rassurer. Doucement, elle se remet debout et vacille un peu. Une gorgée d'eau aide à gérer sa gorge serrée et, en tremblant, elle se met en marche vers le chalet.

Il ne lui reste que le quart du chemin du retour à effectuer quand son cellulaire sonne. Un coup d'œil lui indique que l'appel vient du procureur.

- Bonjour, James.
- J'ai un cas pour toi.

Toujours entrer dans le vif du sujet dès que possible, pour le Maître. Sujet surnaturel ou pas, criminel ou pas… D'un autre côté, lorsqu'il appelle, c'est toujours parce qu'il y a un sujet chaud à gérer. C'est difficile de lui en vouloir, surtout sachant qu'il portait le poids des dossiers surnaturels seul sur ses épaules jusqu'à présent.

- J'écoute, répond-elle sans interrompre sa marche.
- On a arrêté un Philippe Langevin, hier soir. Coups et blessures sur sa blonde qui est à l'hôpital. Le jeune a 22 ans, y'a jamais fait un pet d'travers. Pas d'casier, clean de chez clean.
- Ok…
- Je suis allé l'voir avec son avocat, puis j'te confirme qu'y'est possédé. On a fait une demande d'évaluation de la responsabilité criminelle. Y'est hospitalisé.

Shelley cesse sa marche et regarde le chalet devant elle, comme si l'endroit était son principal interlocuteur. Elle fronce les sourcils, se met une main sur le front en réfléchissant rapidement et demande :

- Possédé… Comme dans "L'Exorciste"?
- T'as tout compris.
- Un possédé à l'hôpital… En quoi je peux être utile?

- Tu vas me raisonner c't'esprit d'con et tu vas le faire quitter l'corps de Philippe avant que j'le brise.

C'est plus fort qu'elle : un rire à la fois nerveux et découragé la prend tandis qu'elle tremble de plus belle. Après quelques secondes, elle se calme et demande :

- Que je raisonne un esprit? C'est quoi, j'arrive là avec un jeune et un vieux prêtre?
- Non, pas d'exorcisme catholique. *Surtout pas d'exorcisme catholique*. Nenon : tu jases avec pis tu le fais décalisser, parce que si c'est moi qui le fait décalisser, l'esprit va s'faire décalisser sur un moyen temps, pis le jeune s'en remettra pas, j't'en signe un papier.
- Wo wo wo. Attends. Comment je raisonne un esprit? En lui parlant?
- Yup. Pis j'te dirais que c'est pas mal comme ça que ça se gère, habituellement. J'ai juste pu la patience avec. C't'un p'tit criss de baveux qui m'fait perdre mon temps.
- J'm'en viens.

Elle soupire et raccroche.

Raisonner un esprit…

Avec un ouija, peut-être?

Un jappement la ramène au moment présent : Brutus, le vieux malinois retraité des Forces armées, l'appelle de la fenêtre. Un soupir et un juron échappent à la policière lorsqu'elle pousse la porte du chalet.

Après une douche et une boisson énergisante, l'agent opte pour des vêtements civils et son badge d'identification, histoire de ne pas intimider les patients sur place. Le malinois du côté passager de sa voiture, elle revient vers la ville sans presse, se concentrant sur la route et

caressant le vieux chien bien calme à ses côtés. Deux ans déjà que la brave bête est dans sa vie, avec son oreille déchirée et sa patte avant qui traîne un peu par temps humide. C'est une boule d'amour et de joie dans sa vie.

Une heure de route plus tard, elle stationne son véhicule devant l'hôpital en question où l'immense statue de l'Archange Saint-Michel devance la bâtisse presque bicentenaire dont les fenêtres hautes et austères sont chirurgicalement alignées. Un vieil hôpital, construit par les Soeurs de la Charité, sur les ruines d'un plus vieil hôpital qui a passé au feu. Fier de son édifice, le gouvernement se met toutefois un point d'honneur à garder l'intérieur à la fine pointe de la technologie pour une plus grande sécurité.

Elle fait descendre Brutus pour le laisser se dégourdir un peu les pattes et se soulager dans les plates bandes. Un peu plus loin, encadré par du personnel soignant, des patients fument et regardent le malinois avec une certaine crainte.

- Shelley?

En tournant la tête, la jeune femme aperçoit le procureur qui vient dans sa direction, accompagné d'un homme en habits d'infirmiers.

- T'étais où? demande-t-il d'un ton irrité. Au Mexique?
- Au chalet de mon père, en repos, je te souligne, répond-elle avec un sourire en coin. Y'a un billet du médecin dans mon dossier, si t'avais pas remarqué.
- Anyway. J'te présente Jason : c'est un ami. Tu peux parler pas mal librement avec.
- Ça fait plaisir, agent Doyon!

Elle serre la main du nommé Jason avec un sourire courtois tandis que le regard d'un bleu perçant du procureur va vers le malinois et le fait hésiter :

- C'est quoi : tu vas l'interroger avec ton chien-chien?

- Non, tu vas me le garder pendant que je travaille. J'allais pas le laisser tout seul dans la forêt.
- J'garde pas les chiens.
- Alors je ne travaille pas quand je suis en congé maladie…
- Effectivement, vous ne devriez pas travailler en congé maladie, intervient l'infirmier. Mais je vous offre d'appeler ma conjointe pour qu'elle l'emmène au parc à chien avec le nôtre.
- Ah. OK.

Shelley lui tend la laisse avec un regard de mère poule à l'endroit du malinois qui reniflait autrefois des explosifs. Aussitôt, James lui met le dossier entre les mains en remerciant Jason et fait signe à la policière de le suivre. Une fois à l'intérieur, le décor architectural provenant du début du siècle donne une impression étrange à l'agent qui s'apprête à dialoguer avec un esprit. Moulures d'antan et images pieuses se mélangent avec les affiches plastifiées de l'hôpital. Dans l'air, une odeur de désinfectant monte à la tête.

Chemin faisant, le bruit des souliers qui se répercute aux murs jusqu'aux hauts plafonds semble assourdissant à la policière qui ouvre le dossier. Les photos des blessures infligées à la jeune demoiselle montrent la sévérité de son état, et surtout que beaucoup de force a été déployée pour la faire souffrir. Ce n'est pas qu'une gifle : c'est un très sérieux passage à tabac, voire probablement une tentative de meurtre.

- Comment tu sais qu'il est possédé? demande Shelley à voix basse.
- Parce que j'les sens. J'peux même les voir.
- Et lui, il sait que tu sais?
- Il sait que j'sais. À toi d'décider comment tu veux l'prendre.
- Et tu sais c'est l'esprit de qui qui le possède?
- Non, pis à défaut de l'faire sortir, si tu peux m'donner son identité, ça m'aiderait.
- Wish me luck…
- En français, agent Doyon.

Elle le frappe amicalement au bras avec le dossier, ce qui attire son attention sur les mains du procureur : il porte des gants en plein début d'automne…

- T’es frileux?
- Hein? Ah. Non. Germophobe.

L’agent accueille cette déclaration d’un hochement de tête. C’est vraiment terrible, comme problématique : les gens pris avec ce genre de troubles obsessionnels compulsifs évitent de se gratter le visage, de toucher les boutons de porte ou les objets communs, et ont de la difficulté à parler avec l’oreille collée au téléphone.

Or, tandis qu’il signe le registre des visiteurs, Shelley constate que James utilise le même crayon que tout le monde pour écrire son nom. Qui plus est, elle note que l’un des gants est élimé et que les deux portent des tâches de poussière.

Germophobe, hein?

Elle signe elle-même le registre avec un sourire à l’endroit de la préposée, se promettant de le bombarder de questions dès que l’occasion se présenterait, et le décor devient un peu plus étrange autour d’eux. Aux boiseries anciennes se mêlent désormais des portes magnétiques où aucune poignée ne figure. Seulement des boutons lisses pour recevoir les cartes magnétiques. Des vitres pare-balles permettent de voir l’intérieur des cellules.

Maître Leblanc lui indique l’une des pièces et elle détaille le jeune homme qui s’y trouve : pas de tatouage ou très peu à en juger de ses avant-bras découverts, cheveux et yeux foncés, bronzé, vêtu d’une jaquette d’hôpital classique puisqu’il est en évaluation. Son dossier indique qu’il est dans l’équipe de football de son université. Un “petit” profil pas très compliqué, à première vue. Les coudes appuyés sur la table blanche devant lui, il tient ses mains sous son menton, semblant s'ennuyer.

Un préposé vient à leur rencontre et ouvre la porte à la policière, invitant Maître Leblanc à le suivre dans une autre pièce. Grâce à une caméra, le procureur pourra suivre l’entrevue en temps réel.

Dans la cellule, l’air ambiant est d’un froid saisissant. Immédiatement, Shelley sent une chair de poule vive la percée tandis que le regard du jeune homme s’abat sur elle. Elle connaît bien ce genre de regard typique d’une personne qui a un complexe de supériorité. Peut-être a-t-il un tempérament à tendance narcissique? Elle met cette idée dans un coin de sa tête et s’avance en soutenant le regard du jeune homme sans animosité :

- Salut Philippe. Je suis l’agent Shelley Doyon.

Le jeune homme penche la tête sur le côté tandis qu’elle présente son badge et demeure muet. La policière décide de sonder sa théorie et demande en désignant la chaise qui se trouve devant lui :

- Tu permets que je m’assoie?

En acquiesçant, le détenu présente la chaise d’une main ouverte. Ses yeux se mettent à pétiller de malice, et Shelley comprend qu’elle n’a pas tort sur son profil. Elle prend place tranquillement devant lui, sans perdre son sourire de courtoisie, puis ouvre le dossier en prenant soin de ne pas lui donner l’occasion de voir le fruit de son labeur, histoire de voir sa réaction. Une personne normale s'écraserait sur sa chaise, déborderait de remords, ou se montrerait inquiète. Lui, il s’avance un peu sur sa chaise et tente d’apercevoir les images avec un sourire amusé.

Sociopathe? Psychopathe?

La policière garde le silence pendant près d’une minute, ce qui semble irriter le jeune homme qui dit à la rigolade :

- T’as pas grand-chose dans ce dossier, c’est pas épais.
- Quoi, tu en as déjà vu de plus épais? demande-t-elle en levant un sourcil sceptique.
- Oh oui. De bien plus épais.

- Celui-ci est malheureusement un bon début, s'il s'épaissit pour le même genre de crime…
- Ce n'est pas un crime de corriger sa partenaire. Tout le monde fait ça.

Ses paroles font relever les yeux de l'agent sur lui. Il continue :

- Parfois, il faut savoir la remettre à sa place.
- Tu l'as quand même envoyée à l'hôpital. C'est là, sa place?
- Bon… Je me suis peut-être un peu emporté. Mais, tu vois, elle m'énervait : pas moyen d'avoir la paix. Toujours à piailler pour un oui ou pour un nom…
- Elle parle beaucoup?
- Oh oui. Vous parlez beaucoup, les filles. Parfois, il faut vous serrer un peu la gorge pour avoir le silence. Ou vous remplir la bouche adéquatement, si tu vois ce que je veux dire!

Il rit à sa propre blague provocatrice en observant la réaction de la policière, mais Shelley n'en est pas à son premier coup d'essai. Elle a tellement entendu de réflexions créatives de ce genre qu'elle en est à faire un décompte avec d'autres collègues. Cette réplique-ci ne figurera pas même pas dans son "Top 10" des plus dérangeantes.

En ce moment, songe-t-elle, son but est que l'esprit veuille se faire connaître, qu'il tente d'affirmer sa propre identité, plutôt que de se cacher derrière celle de Philippe

Elle lui offre un petit sourire désolé, sachant que sa réaction le poussera à tenter d'être encore plus impressionnant et fait exprès de prendre une note inutile dans le dossier pour éveiller la curiosité de l'homme devant elle. Il se laisse avoir et étire encore le cou pour tenter de voir ce qu'elle écrit.

- Alors, dit-elle. Philippe Langevin, 22 ans, originaire de la ville, fils de Marcel Langevin et Line Turcotte. Tu as été dans l'équipe de football au secondaire, puis présentement à celle de ton université. Tu es dans le programme sport-études. Aucune contravention à ton dossier, pas l'ombre d'une mouche dans ta vie… Encore un jeune qui apprend à se gérer, à ce que je vois.

- Je te demande pardon?
- Bah oui : à 22 ans, le cerveau est encore un organe particulièrement souple, tu as encore des fluctuations hormonales qui prédisent ton comportement. Tu as tabassé ta copine, bravo, mais t'es pas le premier.

Ça y est, il s'énerve. Ses poings se serrent et ses dents grincent. Elle a donc très peu de jeu pour le mener à déborder, note-t-elle. Il faudra y aller très doucement avec lui.

Elle continue :

- Tu m'excuseras, Philippe, mais des cas comme le tien, c'est mon pain quotidien.
- Oh non, Shelley. Tu n'en connais pas d'autres, comme moi…
- En quoi ton dossier devrait-il attirer mon attention, dis-moi?
- Je ne suis pas Philippe.

Voilà, c'est déclaré. Elle le fixe un peu pour l'encourager à parler, et le jeune homme poursuit :

- Monsieur le procureur m'a vu, lui. Je croyais qu'il donnerait mon dossier à quelqu'un qui possède son talent! Qu'est-ce qu'il t'a dit à mon sujet?
- Pas grand-chose. Il m'a donné ton dossier et est sorti tout de suite après.
- Ahhhh alors tu ignores ce que je suis.

Shelley montre le dossier de dos, toujours sans le laisser voir ce qui y figure, en répondant :

- Philippe Langevin, un jeune paumé qui a envoyé sa copine à l'hôpital et qui va tristement devenir une statistique.
- JE T'INTERDIS DE PARLER DE MOI DE LA SORTE!
- D'accord, Philippe, répond-elle sur un ton encadrant et en se levant. Je vais te laisser

- 10 minutes, le temps que tu te calmes. Nous poursuivrons ensuite, si tu veux bien.
- JE NE VEUX PAS 10 MINUTES!

La vitre pare-balle émet un bruit qui attire immédiatement l'attention de la policière : elle craque un peu, comme si elle se fissurait. L'espace de deux secondes, Shelley oublie de respirer et suspend son geste, chose qui, visiblement, fait plaisir au détenu.

L'air devient encore plus froid, laissant sa respiration faire une petite buée. Silencieuse, elle garde le silence, les yeux exorbités.

Le jeune homme jubile :

- Là… Voilà qui est mieux. Chaque femme à sa place.

Rapidement, la policière se fait violence pour rebondir sur les paroles du jeune homme en s'asseyant de nouveau.

- Qu'est-ce que tu veux dire? demande-t-elle en tâchant de reprendre son calme.
- Je ne serai pas une de tes vulgaires statistiques, dit-il avec une mimique satisfaite. Je suis quelqu'un de très particulier, Shelley. Et tu vas le comprendre.
- Quoi : tu vas me dire que tu as fait craquer la fenêtre?
- Oh oui, c'est moi qui l'ai fait.
- D'accord. C'est créatif, Philippe.
- Tu vas arrêter de m'appeler Philippe. Je n'étais pas, non plus, Thomas Bisson, Jean-François Dallaire, Marc-Antoine Fournier… Tu te crois maligne, Shelley Doyon, mais il y en a eu d'autres avant Philippe, et il y en aura d'autres ensuite… Je suis Gérard Robert.
- D'accord…

Elle note quand même maladroitement la série de noms sur la feuille devant elle, sans toutefois perdre le contact visuel avec le jeune homme.

- Qui sont les hommes desquels tu me parles?
- Des gens que j'ai… visités.
- Et tu visites souvent des gens, Gérard?

Satisfait qu'elle emploie son véritable nom, il s'adosse à sa chaise confortablement avant de répondre :

- Bien sûr. Il faut que je la trouve et que je la corrige.
- Corriger qui?
- Thérèse.
- Thérèse?
- Oui. Ma fiancée. Elle n'a pas le droit de me quitter aussi facilement, je refuse.
- OK. Est-ce que c'est Thérèse que tu as envoyée à l'hôpital?
- Bien évidemment! Elle change de partenaires comme elle change de sous-vêtements, la petite garce. Elle est incorrigible. Il faut toujours recommencer. Je ne corrige pas les fiancées des autres : ce serait mal vu. Elles sont les responsabilités de leurs fiancés respectifs. D'ailleurs, je note que le tien n'a pas fait un très bon travail. Si tu étais ma fiancée, tu n'aurais pas le droit d'être seule avec un homme dans une pièce.

Le regard du jeune homme devient menaçant, étouffant, à ce moment précis. L'instinct de survie de la policière lui indique qu'elle est encore en danger là, maintenant, tout de suite. Qu'il pourrait la tuer sur-le-champ. Son cœur bat la chamade et une intense sueur froide lui engourdit le bout des doigts.

Elle doit sortir de cette pièce.

- Je ne suis pas bonne à marier, Gérard.
- Ne dis pas de sottises. À chaque guenille, son torchon.
- Je te propose un café, tu veux?

- Je le prends noir.
- Parfait. Je reviens.

Sur ce, elle se lève en reprenant le dossier avec elle et doit faire un effort titanesque pour lui tourner le dos et marcher normalement jusqu'à la porte, ses oreilles à l'affût du moindre son qui pourrait lui indiquer qu'il se lève, mais rien ne vient.

Le préposé lui ouvre la porte et la conduit à la salle où l'attend James. Lorsqu'ils sont seuls tous les deux, elle se met à trembler de tout son corps et cherche sa respiration.

- T'es pas mal bonne, la complimente le procureur. J'sais pas comment t'as fait pour garder ton calme, là-d'dans…
- Moi non plus, pour dire vrai. T'as noté les noms ?
- Ouais : je les ai envoyés à ma secrétaire. On va avoir des résultats dans que'ques minutes.Si tu veux t'arrêter là, s'correcte, offre-t-il. J'devrais être bon pour le reste.
- Oh que non, s'exclame-t-elle. Il me parle : je suis certaine que je peux avoir plus d'infos. Il est sûr qu'il a corrigé sa fiancée. Est-ce que la jeune est possédée elle aussi?
- Nope : j'suis allé la voir. Pas d'esprit.
- Bon. Faut en savoir plus sur Gérard Robert. Surtout sur sa fiancée. Elle se prénommait Thérèse, ça, on le sait. Quand ta secrétaire aura mis la main sur son dossier, faudrait que je sache si elle est encore en vie. Je veux l'amener à comprendre qu'il s'est trompé, mais par lui-même. Un narcissique, on ne doit pas le confronter : il faut le manipuler.
- Hein?
- Esprit ou pas, le dude qui est dans cette pièce se sent supérieur à tout le monde. Si je lui fais face, il va juste continuer à se montrer plus fort que moi et il va gagner. Mais si je lui montre que la jeune à l'hôpital c'est pas Thérèse, il va quitter Philippe pour tenter d'aller trouver SA fiancée.
- Pis je l'intercepte l'esprit sans démolir le jeune quand il finit par sortir de lui.
- OK. Là, faut savoir si mademoiselle Thérèse est encore en vie.

Le fait d'avoir une tentative de plan lui redonne un peu de courage. Shelley se redresse et se rend à la salle de pause.

Le temps qu'elle fasse couler le café, le procureur reçoit un appel de sa secrétaire.

Maître Leblanc lui revient, avec un visage un peu contrarié :

- On a au moins une trentaine de Gérard Robert qui correspond. Mais Agnès a trouvé des liens entre les autres noms qu'il a donnés : Thomas Bisson, Jean-François Dallaire, Marc-Antoine Fournier. Toutes ces dudes-là ont étranglé à mort leurs blondes, pis ils vivent tous dans un périmètre significatif de la ville.
- OK. Good job à Agnès. Le plus ancien, ça remonte à quand?
- 1965 : Thomas Bisson et Évelyne Daigle.
- La date de décès remonterait donc à avant 1965, c'est certain. Ça devrait réduire un peu le champ de recherche. Je vais continuer de le faire parler.

Cette fois, elle se sent moins intimidée.

Lorsque le préposé lui ouvre la porte, Gérard/Philippe la dévore des yeux, ses lèvres tordues dans un rictus diabolique et horrifiant. L'agent hausse les sourcils malgré elle, les mains pleines des deux cafés et le dossier sous le bras.

- Il te faisait envie à ce point, ton café? lance-t-elle, un peu amusée de l'expression peinte sur le visage de l'individu.
- Tu en as mis, du temps, à revenir. C'est la peur qui t'a retenue.

Shelley dépose le gobelet devant lui et reprend sa place.

- Tu aimes faire ce genre d'effet, à ce que je vois… observe-t-elle en penchant la tête.
- J'adore susciter la terreur chez autrui.
- Et avec un nom comme le tien, ça ne doit pas être facile, je me trompe? Gérard Robert, c'est un nom plutôt commun.

Le ton de la policière demeure très objectif dans sa remarque. Pourtant, son interlocuteur perd son rictus, les dents serrées par la colère :

- Comment oses-tu…
- Hey bien, et je suis totalement sincère, je te promets, des “Gérard Robert”, il y en a plusieurs centaines au Québec. Il n’a absolument rien qui permet de savoir lequel tu es…
- Je suis celui qui retrouve et dompte Thérèse à chaque fois!
- Oui, et bon… Tu voyages de corps en corps à chaque fois. Je t’assure que c’est la première fois que j’entends parler d’un “Gérard Robert” qui tente de retrouver une “Thérèse”. Tu me suis? Je veux dire : aide-moi, Gérard. Mets de la chair autour de l’os.

C’est risqué, comme coup de bluff. Très risqué. Shelley le reconnaît.

Et effectivement, il tombe dans une rage folle :

- MA PAROLE À ELLE SEULE EST DÉJÀ UN MIRACLE! QUE VOUS FAUT-IL DE PLUS?

La fureur du jeune homme déborde et Shelly le voit agripper la table. Les doigts de Philippe percent le plastique blanc et épais, recourbant certains ongles et en détruisant d’autres. À la vue de cette scène, la policière a une grimace et un petit haut-le-cœur. Elle tente encore :

- J’aurais cru que tu aimerais me raconter d’où tu viens et le chemin que tu as fait pour être devant moi, aujourd’hui. Les noms et les dates, ça laisse des traces que personne ne pourra jamais remettre en doute.

Le visage de l'homme semble se calmer un peu. Juste un peu. Juste assez pour qu'il relâche sa prise sur la table, au grand soulagement de Shelley qui constate quelques traces de sang dans les marques qu'il a faites.

Puis il fronce les sourcils, comme si le fait de se souvenir lui demandait un véritable effort.

- Je suis Gérard Robert. Le fiancé de Thérèse…
- Mais tu n'es pas qu'un nom ou le fiancé de Thérèse. Est-ce que tu te souviens des noms de tes parents?

Il tourne un regard étonné vers l'agent et ouvre la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sort. Puis, comme s'il recevait une gifle, il répond avec une grande fierté :

- Angèle Robert et Arthur Robert
- OK! Ça c'est bien. Tu te souviens de quelque chose d'autre?
- Je me souviens de la voiture de mon père. Bon sang qu'il en était fier. S'il avait su toutes les cochonneries que j'y ai faites avec des filles… Je crois qu'il m'aurait tué. Une belle Chevrolet décapotable verte. Il avait de l'argent, mon père.
- Tu te souviens de ce qu'il faisait dans la vie?
- Il travaillait pour la mairie, je crois. Je ne me souviens pas à quel poste, ni si je l'ai déjà su. Les filles, elles étaient dingues de moi, qu'elles disaient. Mais elles voulaient juste pouvoir se vanter de s'être fait sauter dans une putain de décapotable. Tu sais ce que c'est?
- Huh…
- La liberté de mouvement, de pouvoir sautiller comme des petites grenouilles bondissantes, avec leurs petits lolos à peine formés, mais bien fermes… J'adorais mordiller les mamelons, les malmener un peu. Une ou deux se sont plaintes. Celles-là, il faut les prendre par-derrière et bien tirer la couette, comme la bride d'un cheval. Si on frappe assez fort sur le fessier, elles en redemandent.

Shelley penche la tête un peu sur le côté et observe le sourire de son interlocuteur qui s'agrandit, au fur et à mesure qu'il parle, la petite goutte de salive qui perle à la commissure

de ses lèvres, sa façon de parler en baissant la tête pour se donner les airs d'un prédateur, le petit rire pervers...

Elle ne mord pas à l'hameçon qu'il lui tend.

- C'était avant que tu ne te fiances avec Thérèse?
- Oh : avant, pendant, qu'est-ce que ça change? Elle y est passée elle-même, bien sûr.
- Elle sautillait ou tu devais la soumettre?

Le fait qu'elle pose tout naturellement cette question, sérieuse comme un pape, prête à noter sa réponse, déstabilise le jeune homme pendant une seconde. Orgueilleux, il se redresse un peu et déclare sur un ton défiant et gourmand à la fois :

- Thérèse préservait sa sacro-sainte virginité pour la nuit de noces. Elle préférait se courber le corps et avoir la bouche pleine. OU utiliser un orifice qui ne sert absolument pas à procréer.
- D'accord : elle aimait la sodomie.

La mine soudainement scandalisée du jeune homme, parce qu'elle a osé dire ce mot, a quelque chose de très satisfaisant pour l'agent qui note sa réponse.

- Je te jure que si tu étais ma fiancée, je te corrigerais pour utiliser ce genre de langage.
- Tu es chanceux : ce n'est pas le cas. Je ronfle. Revenons-en à Thérèse : est-ce que tu te souviens de son nom de jeune fille?
- Simard. Sa famille venait de Charlevoix.
- Parfait. Et tu me jures que la personne que tu as envoyée à l'hôpital, tu es certain que c'est Thérèse.
- Bon sang! Les policiers sont-ils devenus aussi nuls? Bien sûr que c'est Thérèse! Elle a changé de nom pour éviter de se faire serrer encore un peu.

L’écran du cellulaire de Shelley s’allume et laisse paraître un texto de Maître Leblanc : “DCD 1959. Accident de voiture.” L’agent arque un sourcil et lève les yeux vers Gérard qui penche la tête pour regarder.

- Je dois m’arrêter, déclare-t-elle. Prends cinq minutes pour souffler.
- Je n’ai pas besoin de cinq minutes pour souffler.
- Alors tant mieux : j’ai besoin de cinq minutes pour souffler, je te reviens.
- Nous n’avons pas encore terminé, Shelley. Tu restes assise.
- Non, dit-elle avec un peu plus d’autorité dans la voix. Je prends cinq minutes…

Tout va très vite : l’instant suivant, Gérard/Philippe passe par-dessus la table et empoigne la policière par le collet de sa chemise pour la propulser vers la porte. Le souffle coupé, elle se retrouve plaquée, les bras en croix, des mains invisibles lui enserrant la gorge. Elle tente de respirer, mais l’air ne circule pas. Derrière elle, elle entend le préposé qui tambourine et tente d’entrer, mais rien à faire.

Elle est piégée.

À la merci de cet énergumène.

Gérard/Philippe s’approche d’elle, le rictus à nouveau sur ses lèvres. Toutefois, elle ne reconnaît pas le jeune qui était assis à la table : c’est bien une personne différente, vêtue à la mode des années 50 avec un manteau de cuir, un t-shirt blanc et un jeans bleu, les cheveux noirs lissés vers l’arrière, au regard malsain et dominateur. Il avance lentement vers elle, pose une main juste à côté de sa tête et murmure à son oreille :

- J’ai dit “assis”, Shelley.

Et l’instant d’après, comme si elle avait rêvé cette scène, elle est de retour, assise sur sa chaise, haletante, mais bel et bien vivante, frissonnante, sur le point de vomir de peur.

Le préposé ne tente pas d'entrer dans la pièce.

Absolument rien n'a bougé.

Tout s'est passé dans sa tête.

Gérard/Philippe est assis devant elle, avec le visage bronzé et la jaquette d'hôpital.

Il n'a pas remué d'un cil.

L'enfoiré… Les esprits peuvent donc faire ça?

Shelley reprend son souffle et tente de gérer le tremblement qui la secoue : cet homme est un danger public. Il ne doit en aucun cas retourner dans la société.

Jamais.

Elle prend une gorgée de café pour s'éclaircir la voix. Son cœur est affolé, et l'effort qu'elle met à gérer sa respiration est digne des Olympiques.

Elle DOIT reprendre le contrôle. Ne pas lui laisser un millimètre de plus.

Tandis qu'il s'adosse confortablement à sa chaise, elle demande :

- Je comprends que tu as des choses à ajouter?

L’écran de son cellulaire affiche un nouveau texto de la part de Maître Leblanc : “WTF U OK?”, message qu’elle voit à peine du coin de l'œil et auquel elle ne répond pas.

C’est le moment d’en finir avec cet imbécile.

- Nous parlions de Thérèse, rappelle-t-il, l’air satisfait. Tu me demandais si j’étais certain que c’était elle, comme si j’étais incapable de la reconnaître.
- Elle fait comme toi? Elle voyage de corps en corps? C’est drôle, parce que celui qui t’a aperçu me disait qu’elle n’était pas dans le corps de cette jeune femme.
- Non, vous avez tout faux! Thérèse m’a survécu : elle est toujours de ce monde.
- Non c’est faux, Gérard. Celle que tu as presque tuée, ce n’est pas Thérèse. Même chose pour Thomas Bisson, Jean-François Dallaire, Marc-Antoine Fournier. Ce sont leurs copines que tu as tuées. Évelyne Daigle, Isabelle Fournier et Marie Tremblay, ces jeunes femmes n’étaient pas Thérèse.
- TU MENS!

Le silence tombe dans la pièce, tandis qu’elle se souvient de sa conversation avec Sergeï, le psychologue. Elle avait elle-même affirmé : “ *Mentir, quand il s’agit d’un outil pour protéger autrui dans des circonstances où je ne peux pas faire autrement, ce ne sera pas mon bout préféré, mais c’est correct.*” Voici le moment venu de se mettre à l’épreuve. Mais est-ce que ça compte vraiment pour un mensonge? Peu importe, elle doit être convaincante. Après quelques secondes, elle déclare :

- Thérèse Simard est à ce jour décédée. Ton accident a eu lieu en 1959, et nous sommes en 2019. Et t’as pas été foutu de retrouver son esprit en 60 ans parce que tu ne cherches pas au bon endroit.
- SALE GARCE!
- Tu sais que j’ai raison, dit-elle calmement sans remuer. Vas-y, Gérard. Raconte-moi comment tu es mort.

Son interlocuteur fige encore. La mimique sur son visage laisse à penser qu'il n'y arrivera pas, puis il se met à raconter, contre toute attente :

- J'étais avec Thérèse. Dans la voiture de mon père. Je n'allais pas si vite, mais nous avions une dispute, elle et moi. Elle était trop exigeante : elle m'accusait d'adultère. Elle s'est mise à pleurer, et j'ai perdu le contrôle de la voiture. Tout est allé très vite. La voiture a percuté un arbre, j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi, elle était là, inconsciente. À cause de cette petite pute, papa allait m'engueuler, parce que la voiture était détruite. Alors j'ai mis mes mains autour de son cou et j'ai serré, et serré, et serré pour la punir… La police est arrivée.
- Et ensuite?

L'homme semble chercher encore dans sa mémoire. Il pince les lèvres, fronce les sourcils et détourne le regard.

- Je ne me souviens pas.
- Non ça c'est faux. Tu te souviens, mais tu ne veux pas me le dire.
- NE ME PARLE PAS SUR CE TON!
- Avec un simple petit effort, tu t'es souvenu de détails bien plus insignifiants, Gérard. Tu vas me faire croire que tu ne te souviens pas de quelque chose d'aussi important?

Il serre les poings et son visage se couvre de sueur.

- Espèce de sal…

Puis, il ouvre grand les yeux, comme si quelque chose lui revenait.

- Oh…
- Quoi donc?
- Sapristi… Je suis mort là-bas…

Shelley ne dit mot, le laisse se souvenir. Il continue :

- La police est arrivée. Ils ne comprenaient pas ce qu'avait fait Thérèse visiblement, puisqu'ils me criaient de la lâcher. Mais je devais la punir… Alors ils…

L'agent laisse passer quelques secondes de silence avant de le compléter :

- Ils t'ont tiré dessus, c'est ça?
- Oui. À quelques reprises. Je me suis effondré et je souffrais et je me vidais de mon sang quand ils se sont approchés. L'un a dit qu'elle était morte…
- Mais toi, tu n'es pas mort sur le coup, c'est ça?
- Non… Je suis visiblement plus fort qu'elle…
- Mais pas plus malin. Parce que, elle, elle s'est poussée. Tu la cherches dans ce monde depuis 60 ans, tandis qu'elle se cache dans le tien.

Tranquillement, elle sort du dossier une photo de la jeune femme qui est présentement hospitalisée pour la lui glisser sur la table. Quelque chose se brise dans le regard de Gérard/Philippe :

- Qui est-ce?
- C'est la femme que tu as envoyée à l'hôpital, la fiancée de Philippe. Ce n'est pas Thérèse, mais tu l'as prise pour elle.
- Mais non. Non, c'est faux. TU MENS!
- Et tant que tu vas croire que je te mens, ta Thérèse te glisse entre les doigts, encore et encore. C'est pour ça que je suis policière, Gérard. C'est mon travail de comprendre ce genre de chose. Je te le répète : Thérèse n'est plus ici depuis 60 ans. Elle est de ton "côté", pas du nôtre. Pendant tout ce temps, tu corrigeais les fiancées des autres. Pas

la tienne.

Shelley a toujours détesté dire des choses qu'elle ne sait pas "exactes". Ici, elle présume que c'est le cas, présomption légitime après ce que vient de lui révéler l'esprit, mais elle n'a aucune certitude. Toutefois, après la démonstration de force que vient de lui faire l'énergumène, sa seule arme consiste à le mettre, lui, au pied du mur, en frappant là où ça fait mal, c'est-à-dire son orgueil.

- Alors, dis-moi, Gérard, qu'est-ce qu'on fait avec ça?
- Je suis sans mots…
- Je vais te dire la suite légale des choses. Tu vas te faire évaluer. Ils vont comprendre que Philippe est probablement schizophrène, puis tu vas passer devant monsieur le juge et gagner la camisole de force.
- Non…
- Oui. Aujourd'hui, on ne corrige plus ses fiancées. À ton époque, c'était accepté socialement, mais plus maintenant. Alors tu vas croupir dans un asile de fous, et pendant ce temps, Thérèse va continuer d'exister dans ton monde.

Cette fois, l'agent perçoit une petite lueur malicieuse dans le regard de l'esprit. Il éclate d'un rire aussi glacial que l'air autour d'eux :

- Tu veux dire que Philippe va croupir ici! Merci, Shelley. Je sais où chasser, maintenant…

Puis, presque en un battement de cil, la policière sent l'atmosphère de la pièce changer d'un seul coup. L'air froid se réchauffe, et le poids sur ses épaules s'allège.

Devant elle, Philippe bat des cils et regarde autour de lui, étonné. Étonné, puis un éclaire de douleur le traverse tandis qu'il baisse les yeux sur ses mains, lui arrachant une petite expression de douleur :

- What the fuck, dude??? Vous m'avez torturé??

Sentant l'adrénaline retomber, l'agent sourit au détenu :

- Non. Salut Philippe. Je suis contente de voir que tu vas mieux.
- Vous êtes qui?
- Agent Shelley Doyon, je suis policière communautaire pour la ville.
- OK… OK… Oh my God??? Qui lui a fait ça??

L'agent baisse les yeux sur la photo de la jeune femme hospitalisée et analyse immédiatement une détresse profonde chez le jeune homme.

- Comment elle va? Je vous en prie… Elle est pas…
- Non, elle n'est pas morte.
- Pourquoi j'suis en chemise d'hôpital?
- On va regarder ensemble c'est quoi tes derniers souvenirs, OK?

Plus d'une heure plus tard, lorsqu'elle ressort de la pièce, elle laisse derrière elle un jeune homme confus, en pleure, qui se couvre la tête de honte et de désespoir. Le pauvre, n'ayant aucun souvenir de ce qui s'est produit, est incapable de subir plus pour le moment.

Soucieuse, elle se demande ce qu'ils pourront bien faire pour tenter de corriger sa situation, escortée par le préposé qui la ramène à la salle où se trouve Maître Leblanc. Ce dernier l'accueille en brandissant une tasse de café en porcelaine blanche. James déclare :

- Y'est d'dans! Juge pas, c'est tout c'que j'ai trouvé.
- Hein?
- Je l'ai enfermé dans c'te tasse-là!
- What? On peut faire ça?

- Ouaip. J’vais le ramener à une amie qui va pouvoir le gérer comme il faut. T’en entendras pu parler.
- Fiou! Bravo. Et pour Philippe?

Le procureur pousse un soupir et lève un sourcil, visiblement un peu embêté.

- Thérapie, probablement. Si on n’était pas intervenu, il aurait recommencé jusqu’à tuer la p’tite pour de vrai. Inquiète-toi pas : on sera pas trop dur avec lui. T’as fait une cristie d’belle job, Shelley.

Les deux se mettent en marche vers la sortie de l’hôpital. Les rayons de soleil filtrés par les trop hautes fenêtres et l’écho de leur pas qui se répercute sur les murs de l’hôpital semblent moins intimidants à la policière qui se sent plus légère. Bien sûr, elle tremble encore. Toutefois, le sentiment du devoir accompli lui donne des ailes et les endorphines lui amènent un coup de fatigue incroyable.

- Je suis épuisée, déclare-t-elle.
- Je t’offre un café?
- Oui, mais pas dans ta tasse.

James rigole en regardant la porcelaine dans sa main gantée.

- C’est vrai qu’ce serait pas correct…

Une fois les portes automatiques passées, il lui demande sur ton intéressé:

- Tu lui as pas répondu, tantôt.
- Hein?
- Sors-tu avec quelqu'un? T'as personne dans ta vie?

Shelley hausse les sourcils de surprise.

- Ah bah non. Ma vie est réglée en fonction de ma job et de mon chien. Pourquoi?
- C'est plus simple de même. T'auras pas à cacher tout ça à qui qu'ce soit.
- J'avoue. Pendant une seconde, j'ai cru que tu sondais le terrain…
- Pis si c'était le cas?

James lui lance un sourire en coin en la regardant de biais. Shelley sourit un peu malicieusement tandis que l'infirmier, accompagné d'une jolie jeune femme auburn, avancent vers eux, Brutus tirant sur la laisse pour retrouver sa maîtresse.

- Je dirais qu'il faudrait d'abord se parler de ta fausse germophobie, répond-elle.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés